

Discours d'Edouard Bruley à la distribution des Prix au lycée Condorcet (Paris 9^{ème}) en juillet 1945

C'est grâce à Annie et Denis Clanet que nous pouvons faire paraître sur le site national ce texte de leur grand-père. Qu'ils en soient vivement remerciés. Le secrétariat général de l'APHG

Mes chers amis,

Le 13 juillet 1939 M. Fernand Gregh présidait, au Théâtre de Paris, notre distribution des Prix. Il prononçait un discours austère et frémissant où, tout en laissant entrevoir les horreurs que son esprit clairvoyant redoutait, il donnait à vos aînés des raisons d'espérer. Six semaines plus tard, la tempête s'abattait sur le monde et, pendant sept ans la fête qui, traditionnellement, marque la fin de nos travaux allait être ajournée. Sept années c'est toute une scolarité secondaire : ceux d'entre vous qui allaient passer en Sixième à la rentrée d'octobre vont quitter le lycée. Ils auront connu des jours bien tourmentés, des études bousculées par les événements extérieurs : le repli en province, l'exode, les bombardements, les angoisses et les hontes de l'occupation étrangère, les joies de la libération et de la victoire, et, s'ils n'ont pas tous réussi comme nous l'aurions souhaité, peut-être ont-ils le droit à quelques circonstances atténuantes.

Le monde où ils vont entrer n'a plus rien de commun avec celui de 1939, encore moins avec celui que, nous les anciens, nous avons connu, celui d'avant 1914, d'avant le Déluge ! Sans se faire traiter de *laudator temporis acti*, on peut se tourner avec quelque regret vers ces temps où la paix régnait (en général), où la monnaie était stable, où sans ressources extraordinaires, on pouvait faire de longs voyages sans exhiber le moindre passeport. Les manuels de géographie s'ornaient de cartes magnifiques qu'on n'était pas obligé de modifier à chaque tirage nouveau.

L'univers semblait équilibré et, s'il n'était pas toujours fondé sur la justice, loin de là, on pouvait espérer qu'avec le temps, les progrès des techniques, l'adoucissement des mœurs, un peu plus d'équité s'établirait quelque jour dans les relations humaines.

Nous avons été cruellement déçus, et les plus grands d'entre vous ne partagent plus ces illusions. C'est une singulière infortune de débiter dans la vie à une époque aussi troublée. Sommes-nous en paix ? Sommes-nous en guerre ? Non, sans doute, mais on n'a pas encore trouvé de mot pour qualifier cette situation nouvelle. Les atlas ne nous offrent plus que des images périmées et les journaux eux-mêmes ne se hasardent pas à dessiner des frontières mouvantes. Les peuples agresseurs gisent à terre, victimes du cataclysme qu'ils ont déchaîné ; mais les nations opprimées ont peine à se relever des sévices qu'elles ont endurés ; et les grands vainqueurs eux-mêmes n'arrivent pas à se mettre d'accord pour modeler le monde nouveau qui doit sortir un jour de ce chaos. Huit cent millions d'hommes sont menacés par la famine. Notre France elle-même que tous les peuples enviaient

« France, ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse »,

selon l'expression d'André Chénier, notre France a vu ses champs dévastés, ses usines pillées, ses villes meurtries, parfois même détruites, et, ce qui est pis encore, elle a saigné de mille blessures, sur les champs de bataille, dans les cités bombardées, sur les lieux de supplice ou dans des camps d'extermination. Elle s'efforce, elle peine, elle souffre en silence, mais elle ne peut se relever complètement sans le secours d'autrui.

Pareil tableau peut sembler bien noir. Est-ce une raison pour se décourager ? Certains vont proclamer que l'existence est absurde et fondent là-dessus toute une philosophie ? D'autres, assez égoïstement, cherchent à s'évader pour trouver sur la planète, sinon, le pays de Cocagne, du moins une contrée où la vie serait plus douce oubliant, que, selon le mot de Danton, on n'emporte pas la patrie à la semaine de ses souliers.

Je voudrais vous montrer, par la géographie et par l'histoire, qu'il est fou de se laisser aller au découragement et que ceux qui entrent aujourd'hui dans la vie connaîtront encore des matins lumineux et des journées fécondes.

Croyez-vous, parce qu'elle est fatiguée, mais soignée, privée des engrais nécessaires, que la terre de France ait perdu de sa fécondité ? Les plaines de la Beauce et de la Brie ne verront-elles plus onduler leur somptueux manteau d'or ? Les limons argileux de la Flandre et de la Picardie ne nourriront-ils plus les betteraves sucrières ? Et les coteaux de la Bourgogne, de la Champagne ou du Bordelais verront-ils disparaître la gloire de leurs vignobles ? Vous irez bientôt vous promener dans les prairies et les bocages. Vous y rencontrerez un troupeau amaigri sans doute, formé de bêtes trop jeunes, mais presque aussi nombreuses qu'avant la guerre : quelques années de restrictions, des pluies suffisantes pour gonfler les herbages, et notre cheptel se trouvera reconstitué.

Grâce aux efforts de nos mineurs, les houillères du Nord et du Centre ont dépassé leur production d'autrefois ; les gisements de fer de Lorraine et de Normandie conservent leurs richesses ; la bauxite du Var nous place en tête de la production européenne ; les grands barrages générateurs de force et de lumière s'édifient en travers de nos fleuves ; qu'une flotte marchande sillonne à nouveau les mers, et nous verrons arriver sur nos quais les arachides du Sénégal, les bananes de la Guinée ou de la Guadeloupe, le riz et le café de Madagascar, le thé et le caoutchouc d'Indochine.

Croire que toutes ces richesses se trouveront dès demain à votre disposition serait nous leurrer d'un vain espoir. Nos quais détruits, nos ponts rompus, nos routes usées par un trafic intense, notre matériel ferroviaire disparu ou fatigué, notre flotte, déjà insuffisante en 1939, amoindrie à l'extrême par les naufrages et par les réquisitions, toute cette paralysie des transports dont nous guérirons lentement, empêchent un relèvement immédiat.

Mais s'il faut vivre durement, courageusement, l'histoire est là, pour nous montrer qu'à maintes reprises la France s'est retrouvée dans des conditions aussi tragiques que celles d'aujourd'hui et qu'elle a toujours eu la force d'opérer des redressements qui ont étonné le monde.

Vous avez appris, naguère, qu'en 1453, la France fut délivrée de l'oppression étrangère. Mais plus d'un siècle d'occupation et de ravages sans nom la laissait pantelante, presque anéantie. Les campagnes dévastées ne nourrissaient plus leurs habitants. Les loups décimaient les troupeaux et pénétraient parfois jusque dans les villes ; la famine, la peste avaient littéralement vidé certains pays. Lorsque Louis XI quitte les riches campagnes de Flandre pour prendre possession de son royaume, il ne trouva sur sa route que « ruines, champs stériles et incultes, hommes et femmes à la figure émaciée, couverte de guenilles, si lamentables qu'ils paraissaient sortis d'un cachot ». A ces misères matérielles, s'ajoutaient des misères morales : les soldats, qui, longtemps, avaient vécu de la guerre, n'abandonnaient qu'à regret une profession si lucrative. De guerriers, ils se muaient en brigands et attiraient à eux tous les mauvais garçons. Ils volaient, pillaient, assassinaient et menaient joyeuse vie. Des étudiants, peu courageux préféraient cette existence aventureuse aux austérités de la scolastique et des Arts libéraux et, vous connaissez tous François Villon, grand poète et franc malandrin, qui vécut dans l'ombre du gibet et disparut mystérieusement.

Eh bien ; quelque trente ans plus tard, sous les règnes réparateurs de Charles VIII et de Louis XI, cette France, qui pouvait sembler à tout jamais à ruinée, était redevenue un des Etats les plus riches de l'Europe, un de ceux qui allaient, par l'éclat des lettres et des arts, se placer à la tête du monde civilisé.

Je pourrais vous tracer un pareil tableau à la fin des Guerres de religion ou des désordres de la Fronde. Misères atroces multipliées non plus par l'occupation étrangère, mais par les luttes civiles. Ces Français qu'un aveuglement momentané avait dressés les uns contre les autres, devenaient les premières victimes de leur aberration. Mais qu'un gouvernement fort et réparateur, celui du bon roi Henri IV, celui de Louis XIV à ses débuts, vint ramener la paix, que la population se remit alertement au travail et l'on voyait l'abondance renaître avec la joie de vivre.

Si, pendant ces vacances, vous avez quelque loisir, ouvrez l'ouvrage d'Albert Vandal sur « L'avènement de Bonaparte ». Le tableau de la France du Directoire n'est certes pas réconfortant. Tandis qu'au gouvernement Barras et ses amis s'embrouillent dans leurs intrigues et s'aviennent dans leurs désordres, tandis que les profiteurs du régime, les fournisseurs aux armées, les agioteurs sans scrupules jouissent cyniquement d'une fortune mal acquise en étalant un luxe provocateur et de mauvais goût, les ouvriers mal payés ou sans ouvrage, les petits bourgeois ruinés par l'inflation souffrent de la faim et n'osent plus espérer qu'en l'avenir.

Et, en quelques mois tout va changer. Sous une impulsion vigoureuse, les Français, oubliant leurs querelles, les paysans recommencent à labourer avec amour cette terre qui leur appartient ; de nouvelles cultures sont introduites qui enrichissent notre pays ; les industries textiles se développent avec l'extension des métiers mécaniques, la métallurgie prend son essor, et la France connaît une prospérité que seuls les guerres continuelles et les désastres de la fin du règne viendront enrayer.

Cet effort vigoureux de redressement, nous le retrouverons encore au lendemain de 1871, de cette guerre funeste qui laissait la patrie mutilée, ou en 1914, lorsque nos soldats brisèrent sur la Marne l'offensive d'un ennemi qui se croyait triomphant.

Ce que les générations antérieures ont accompli, seriez-vous incapables de le faire ? Une grande tâche vous attend, à laquelle vous devez vous préparer dès maintenant en développant les qualités qui feront de vous des hommes spécialement le courage et l'honnêteté.

Le courage, il consiste pour vous dans l'accomplissement, avec bonne humeur, de la tâche quotidienne. Les travaux scolaires vous paraissent quelquefois pénibles ou fastidieux. Mais ils vous donnent le sens du labeur, ils vous entraînent aux luttes plus âpres de la vie, ils vous munissent de connaissances et d'habitudes d'esprit dont vous ne comprenez pas aujourd'hui toute l'importance, mais qui vous feraient cruellement plus tard si vous les aviez négligées.

L'honnêteté, c'était la vertu traditionnelle des Français, des jansénistes de la probité qui, tel César Birotteau de Balzac, consumaient leurs forces pour tenir leurs engagements. L'honnêteté d'un lycéen, c'est avant tout la loyauté dans son travail et dans les compétitions qui l'opposent à ses camarades. Celui qui cherche à frauder se déshonore parce qu'il veut donner de lui une image qui n'est pas conforme à la vérité. Savoir ce que l'on vaut, se montrer tel que l'on est, c'est le seul moyen d'attirer l'estime et le respect des autres.

Il est encore une qualité qui fut jadis l'apanage des français et que les étrangers s'émerveillaient de rencontrer chez nous dans tous mes milieux : la politesse, cette souriante complaisance qui incite chacun à se gêner un peu pour le plus grands bien de tous. Mériterions-nous encore les éloges que les voyageurs du XVIII^e siècle décernaient à nos ancêtres ? Je n'oserais l'affirmer, et nous avons souvent à déplorer chez vous une rudesse dans les manières, une grossièreté dans les paroles, une propension à oublier les autres pour ne penser qu'à soi.

Réagissez donc contre ce laisser-aller qui rend la vie plus désagréable et plus irritante ; sachez supporter avec bonne humeur les petites contrariétés de l'existence et rendez tout sa valeur à cette expression qui servait jadis à caractériser les Français : la gentillesse.

Il peut se produire des conjonctures - je souhaite de tout cœur et j'espère qu'elles ne se produiront pas - où des vertus plus hautes et plus difficiles vous seraient demandées, je suis certain que vous ne décevriez pas notre attente et que vous vous montreriez dignes de vos aînés. Combien d'entre eux, dans les jours tragiques que nous venons de vivre, ont tout donné pour l'avenir du pays ! Je m'en voudrais, en cet instant où nous renouons une tradition, de ne pas évoquer pieusement leur souvenir.

C'est un triste privilège, pour un professeur vieillissant, de compter tous ses anciens élèves qui devaient lui survivre et qui l'ont précédé dans la mort. La guerre, l'occupation, la résistance ont singulièrement allongé cette liste que nous portons dans nos cœurs. Je pense à ceux qui sont tombés dans ces jours tragiques du printemps 40 en luttant désespérément pour opposer une barrière à l'envahisseur, à ceux que l'Allemand a emprisonnés, torturés, fusillés dans les fossés du Mont Valérien ou dans les camps d'extermination, à ceux des barricades parisiennes, des sables de la Lybie, des forêts vosgiennes ou de la jungle indochinoise. Tous, connus ou inconnus, ils sont morts pour la France et ils ont ajouté quelques rayons de gloire à notre vieux lycée.

Un lycée, c'est une personne morale, une famille dont le patrimoine spirituel s'enrichit au cours des âges. Lorsque aux jours anniversaires de la victoire, vous défilerez dans ce parloir où les portraits des plus illustres de vos devanciers font face à la plaque qui porte les noms des morts, vous saurez entendre le double appel de ces vies triomphantes et de ses vies brisées. Si l'ambition humaine est un sentiment légitime générateur des grandes œuvres, vous mettrez encore au dessus la beauté du sacrifice et vous écouterez dans votre cœur chanter les vers de ce Péguy qui devait, lui aussi tomber pour la France aux champs de Villeroy, et que pour raffermir votre courage, je vous relisais aux jours les plus sombres de l'occupation.

« Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés »

Edouard Bruley. Tous droits réservés